

De l'exil aux chantiers de la région

MIGRANTS Avec Hope, l'Alpa de Bayonne et le groupement d'employeurs tarnosien À Lundi, accompagnent la formation de jeunes réfugiés vers les métiers en tension dans la région

Pierre Perin

p.perin@sudouest.fr

Pantalons robustes pleins de poches, chaussures de sécurité, une journée dans les pattes et la fatigue dans les yeux : les quatre sortent juste du turbin. Sabri Azhari, Yahya Abakar, Saleem Muhammad et Rahmatullah Momand n'ont qu'une envie : rentrer au bercail, jusqu'à demain et le retour au chantier. Ils prennent le temps d'un crochet par l'espace Bertin et les locaux d'À Lundi, pour raconter leur histoire de réfugiés formés grâce au Groupement d'employeurs pour l'insertion et la qualification (Geiq) basé à Tarnos.

« Ils sont arrivés sans rien et ne parlant pas la langue. Ils doivent se faire une place. Tout est plus difficile pour eux »

terme de longs parcours terrestres et dans les méandres du droit d'asile. Jusqu'à l'Alpa de Bayonne où ils ont bénéficié du dispositif Hope. Son principe est simple : former des exilés aux métiers des « secteurs en tension ». Autrement dit : ceux où la main-d'œuvre manque.

« Comme des bébés »

« La main-d'œuvre qualifiée », insiste Chrystèle Bourras, la chargée de mission BTP d'À Lundi. « Les métiers du bâtiment, ce n'est plus pousser une brouette. » Le Geiq et l'Alpa (1) sont partenaires. Le second apporte la formation initiale. La dimension plus académique, même si les futurs « maçons VRD en voies et réseaux divers » tâtent des outils. « Sur ces 400 heu-

res, il y a beaucoup d'apprentissage du français. »

C'est le défi numéro un. Leur parcours de demandeurs d'asile a amené les premiers cours. Ils passent à l'apprentissage intensif avec l'Alpa. « Quand on est arrivé en France, c'était zéro français », relève Sabri. « On était comme des bébés », illustre Saleem. Tous s'accrochent sur ce constat : c'est au travail, dans le train-train du pays, qu'ils apprennent la langue.

Sabri, Yahya, Saleem et Rahmatullah sont aujourd'hui en « contrat de professionnalisation ». Le Geiq est leur employeur, qui fonctionne avec des entreprises adhérentes. Celles-ci les intègrent et préparent aux métiers dans lesquels, le plus souvent, elles leur proposent un emploi. « Le but, c'est de les pérenniser. » La professionnalisation demande au minimum un an. « Ils ont l'équivalent d'un CAP travaux publics », traduit Chrystèle Bourras.

Aptitudes

Ils ne sont pas parachutés au hasard. « En amont, ils ont passé des tests d'aptitudes. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas ce qu'ils savent faire mais ce qu'ils sauront faire. On est attentif à leur capacité à s'intégrer. Ils sont ponctuels, vivent bien dans les équipes avec lesquelles ils travaillent... »

« J'étais vendeur dans une épicerie, en Afghanistan », raconte Rahmatullah. Dans sa nouvelle vie, les chantiers routiers feront son quotidien. Comme Saleem et Yahya qui ont « fait beaucoup de métiers » au Soudan : « Agriculteur, chauffeur de tracteur... »

Ces jeunes hommes bénéficient pour la plupart de l'asile politique pour dix ans. Cela signifie que la France a reconnu les dangers qui pesaient sur eux dans leurs pays premiers. Ils confient les mêmes histoires d'exil vers



Sabri Azhari, Yahya Abakar, Saleem Muhammad et Rahmatullah Momand se forment à leur futur métier, sous l'égide du groupement d'employeurs À Lundi. PHOTO BERTRAND LAPÈQUE

l'inconnu. La traversée de pays aussi troublés que la Libye. Difficile, face à ces gars en tenue de travail, d'imaginer que c'était hier. Chrystèle Bourras ne le perd jamais de vue. « Ils sont arrivés sans rien et ne parlant pas la langue. Ils doivent se faire une place. Tout est plus difficile pour eux. »

Ce n'est pas un passe-droit. Juste un droit lié à leur parcours professionnel. « Tous ceux que nous avons en contrat ont exactement le même accompagnement », souligne Chrystèle Bourras qui connaît trop bien les discours sur les supposées largesses dont bénéficie-

« Ici, il n'y a aucun témoin de leurs jeunes années. [...] C'est la vraie solitude, quand votre histoire est ailleurs »

raient les migrants. Ceux qui apprennent ces fameux métiers en tension touchent au minimum 80 % du Smic. L'Alpa héberge trois d'entre

eux. Le logement : l'autre grande question. Sabri : « Si on se projette ici ? On se projette là où il y a du travail mais il faut aussi pouvoir habiter. Ici, c'est très cher. »

Sabri, Yahya, Saleem et Rahmatullah ont bossé sur le chantier du tram'bus. Là, ils officient du côté d'Arcangues ou Tarnos. Il se fait tard. Ils prennent poliment congé. Chrystèle Bourras les salue. Il y a de la chaleur dans leur relation. « Ils reviennent de très loin. Ils ont des histoires difficiles. » Elle leur trouve du courage. « Ici, il n'y a aucun témoin de leurs jeunes années. Aucun témoin d'eux-mêmes. Je trouve cette idée terrible. C'est la vraie solitude, quand votre histoire est ailleurs. Il faut être sacrément costaud. »

(1) Agence nationale pour la formation professionnelle des adultes.